

Yann Diener

LQI

Notre Langue Quotidienne Informatisée



LES BELLES LETTRES

DU MÊME AUTEUR

On agite un enfant, Paris, La fabrique, 2011

Des histoires chiffonnées, Paris, Gallimard, 2019

Yann Diener

L Q I

Notre Langue Quotidienne
Informatisée



Paris
Les Belles Lettres
2022

*Tous droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays*

© 2022, Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45278-4

J'ai tenu ce journal au début des années 2020, quand on pouvait encore faire la différence entre la parole et la communication. Mais déjà, dans beaucoup de situations, on n'y voyait plus très clair.

« Les personnages de ce roman étant réels, toute ressemblance avec des individus imaginaires serait fortuite. »

Raymond Queneau

Une contagion d'oublis

Je viens de passer quarante-huit heures à refouler plus qu'à l'accoutumée. D'abord, j'oublie mon identifiant, indispensable pour ouvrir mon ordinateur à l'hôpital. Je passe la matinée à essayer de joindre le service informatique. Le soir, enfin rentré chez moi, je dois faire un virement pour une location de vacances ; alors j'entreprends d'accéder à mon compte bancaire en ligne. J'entre mon identifiant sans me poser de questions, mais voilà que mon code secret, lui, m'échappe. Je fais trois essais infructueux, alors crac, la machine me dit que pour des raisons de sécurité, mon accès est bloqué. Je clique sur le lien intitulé « Mot de passe oublié ? » ; je suis scrupuleusement la procédure, en répondant à plusieurs questions intimes censées m'identifier ; avec succès puisque finalement ce message s'affiche : « Vous recevrez un nouveau mot de passe par la poste dans trois jours. » Entre-temps, j'aurai perdu mon option sur ma location de vacances.

Là-dessus, je passe une bonne nuit avec des rêves sans mots de passe, sans *login*, sans identifiants. Au petit matin je presse le pas, j'arrive à l'heure à mon cabinet, mais je reste bloqué devant la porte de l'immeuble : impossible de me souvenir de la combinaison du digicode. C'est le code secret de ma carte bleue qui me vient à la place. Allez savoir pourquoi. Je me dis que je vais avoir l'air bête si mon premier patient arrive et me trouve planté là en pleine opération de refoulement. Je suis sauvé par un voisin qui sort de l'immeuble. Je peux entrer avant l'arrivée des analysants – je ne vous ai pas encore dit : je pratique la psychanalyse, je fais ça tout le temps, le matin à mon cabinet, l'après-midi à l'hôpital.

Toute la matinée, entre les séances, j'essaye d'analyser cette contagion d'oublis. J'associe librement, mais vainement. Machinalement, j'ouvre *Psychopathologie de la vie quotidienne*, mon livre préféré de Freud, voire mon livre préféré tout court. Avec ce texte, publié en 1901, Freud donnait le premier toute leur importance à nos petites bévues quotidiennes : les actes manqués, les lapsus et les oublis, qui racontent quelque chose, comme les rêves. En lisant ces différentes productions comme des textes à traduire, Freud a saisi que l'inconscient s'exprime sous forme de messages chiffrés – comme les « messages personnels » diffusés par Radio Londres à l'intention des réseaux de résistance. « Message important pour Nestor : la girafe a un long cou. Je répète : la girafe a un long cou. »

L'inconscient aussi doit tromper la censure : nous déguisons nos fantasmes en symptômes, et dans

les rêves nous camouflons nos désirs réprouvés. Alors, de temps en temps, forcément, nous nous prenons les pieds dans le tapis du langage.

Je peux oublier un mot qui en lui-même n'a rien de gênant, mais qui est bêtement, phonétiquement, associé à un mot qui pour moi est problématique. Nos chaînes signifiantes se connectent et s'emmêlent selon un jeu d'assonances, et non en fonction du sens : les mots s'entraînent entre eux dans des chaînes de refoulement, en suivant des voies associatives. C'est en fonction de ces associations que se forment des messages chiffrés très personnels ; et c'est en découvrant ces mêmes associations, en y prêtant attention sur le divan, que l'analysant pourra déchiffrer son propre message.

Le premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* est consacré à l'oubli des noms propres, le deuxième chapitre à l'oubli de mots en langue étrangère, et le troisième à l'oubli de suites de mots. Il n'y a pas de chapitre sur l'oubli des identifiants.

Un identifiant, ça n'est pas un nom, c'est une sorte d'avatar du nom. On peut le modifier, mais il est d'abord proposé par l'ordinateur, souvent composé d'une partie du nom flanquée de plusieurs chiffres. C'est un agglutinement alphanumérique, une production du langage machine. Alors, selon la classification proposée par Freud, peut-on considérer l'oubli d'identifiant comme un cas particulier d'oubli de mot appartenant à une langue étrangère ?

On ne construit pas des phrases, on ne fait pas de jeux de mots avec un identifiant. On ne le refoule pas vraiment comme on le fait pour un nom : on

le recrache plutôt comme un morceau de novlangue informatique qu'on aurait avalé de travers. Quand la machine me demande mon mot de passe, elle me suggère en même temps de l'oublier : « Mot de passe oublié ? » Ce qui peut sonner comme une injonction à l'oublier – sur moi ça marche assez bien. Et quand il m'est proposé de « récupérer » mon mot de passe, je dois en fait en créer un nouveau.

*

Quand j'ai commencé à travailler à l'hôpital – c'était il y a vingt-cinq ans –, il y avait un seul ordinateur dans le service : celui de la secrétaire. Et nous avions chacun un agenda « papier ». Aujourd'hui, chaque bureau de consultation est équipé d'une machine, et l'on doit s'y coller vingt fois par jour pour consulter l'agenda « électronique ». Je ne peux pas raturer ou biffer sur l'écran comme je le fais sur un agenda papier : je ne peux pas aussi simplement noter une remarque à côté du nom d'un patient, préciser les raisons d'une absence, ou encore marquer d'une flèche le trajet d'un changement de rendez-vous – autant de traces qui ont leur intérêt clinique, mais qui sont aujourd'hui effacées, englouties par la raison informatique.

Mon premier geste quand je commence mes séances à l'hôpital n'est donc plus de parler avec un patient, mais bien de communiquer avec un ordinateur.

Quand quelqu'un appelle à mon cabinet pour prendre rendez-vous, je lui donne l'adresse, et je dois ajouter : « *Notez les codes* », ou bien : « *Je vous donne*

les codes ». Or, la technique psychanalytique consiste d'abord en un déchiffrage des symptômes ; une opération qui exige de l'analyste et de l'analysant qu'ils sortent des conventions de la conversation d'usage, pour que puissent se dire des petites choses qui dans un premier temps semblent sans intérêt.

Je vais essayer de raconter comment cette pratique est modifiée quand elle commence par l'énoncé d'un code, ou quand le chiffrement sature d'emblée la parole.

Je ne suis pas technophobe, je ne jetterai jamais mon ordinateur portable aux orties – j'en suis trop dépendant, je le trimbale partout avec moi, j'en ai besoin tous les jours pour écrire, et pour *faire des mails*.

Il peut être très utile à certaines tâches, mais il y a des domaines dans lesquels l'ordinateur conduit surtout à une destruction des pratiques. Je ne parle pas simplement de l'idée de contre-aide (quand on passe beaucoup de temps à accomplir une tâche toute bête parce qu'on ne maîtrise pas le logiciel, alors qu'on serait déjà passé à autre chose sans ordinateur). Plus fondamentalement, il existe une torsion informatique des pratiques, qui commence par une rupture de leur transmission. Je le constate tous les jours à l'hôpital, et je vais m'efforcer d'en dire quelque chose ici.

Ni technophobe, ni technophile : je veux seulement prendre quelques notes pour les temps où nous ne pourrons plus du tout faire la différence entre la parole et la communication dont se contentent les abeilles, les ordinateurs et les DRH.